

**Suzanne Chantal : «Un amour d'André Malraux – Naissance de l'amour fou»,
Elle, 24 mai 1976, n° 1585, p. 18, 20, 22, 24, 26, 28 et 30.**

Le Cœur battant, le livre de Suzanne Chantal (il paraît cette semaine chez Grasset), dont vous allez lire un extrait, pourrait porter en sous-titre, «Je vivrai un grand amour». Celui qui toucha, voici maintenant plus de quarante ans, André Malraux et une jeune fille, Josette Clotis. Suzanne Chantal, témoin de cette passion unique, nous raconte cette histoire en y mêlant des textes directement empruntés à Josette Clotis. En 1932, lorsque Josette Clotis surgit brusquement dans la vie d'André Malraux, elle est cette jeune fille ardente, merveilleusement douée qui écrit des billets dans un magazine féminin, qui va publier, chez Gallimard, un roman très remarqué et qui dit : «Il faut se dépêcher d'exister. Avoir vingt ans ne sert à rien.» Cette phrase ne convient-elle pas aussi parfaitement à André Malraux ? A cet homme impatient de tout connaître, la vie, le monde, l'art, les rêves et l'amour ? Ne va-t-elle pas rapprocher l'auteur de *La Condition humaine* et la jeune Josette, aussi ardente qu'une flamme ? Mais il est dit que pour eux, il n'y aura point de paix. André Malraux est marié à l'impétueuse Clara, la compagne de toutes les folies et de tous les grands projets. André Malraux est happé par l'Histoire qui ne laisse point de répit aux simples sentiments et à ceux qui s'aiment : la guerre d'Espagne, l'entrée de la France dans la Seconde Guerre mondiale, la Résistance, la fuite, les caches improvisées, la hantise d'un destin sans cesse frôlé par le tragique... tout cela les prend, les sépare, les fait se retrouver. Toujours avec la même ferveur. Puis, deux longues parenthèses et deux fils, Vincent et Gauthier. Serait-ce, enfin, le bonheur, la fin du cauchemar ? La guerre s'achève, André et Josette ne se quitteront plus, ils se marieront, ils s'installeront à Paris, ils feront, ils feront... Ils ne feront rien. Jamais plus. En accompagnant sa mère au train, ce 12 novembre 1944, à Saint-Chamant, Josette glisse, dérape sous un wagon, et c'est le drame, le trou noir, le désespoir. Josette est morte. A quelque vingt ans de là, ses deux fils, sur une route, un soir, se tuent dans un accident de voiture. La boucle est inexorablement fermée : l'amour fou n'existe plus, ses deux témoins triomphants ont disparu, avalés par cette grande nuit. Pas tout à fait cependant. Aujourd'hui, nous

écoutons, fascinées, passionnées, et surtout émues, ce Cœur battant. Celui de l'écrivain et de la jeune fille. Réunis une fois encore au même rythme...

* * *

Ce sont les années heureuses.

Ils vivent comme des anges et ne veulent pas savoir les choses. Quelles choses ? Celles qui dérangent leur merveilleuse entente. D'abord, les autres, ceux qui existent, à Beaune ou rue du Bac, mais qu'ils ont totalement gommés. Elle a réussi à être totalement libre d'aller et venir, regagnant la maison paternelle comme une auberge où elle a ses habitudes douillettes, ses manies, l'assurance de n'être jamais dérangée dans son indolence et ses rêves.

A son père, elle a fait de demi-confidences. Il a rougi très fort, son cou puissant, ses larges joues empourprées d'une émotion muette. Car il n'a pas eu un mot de réprobation ni de surprise. Sans doute savait-il déjà. Josette, sourde, absente, invulnérable, sûre d'elle cette fois, n'entend même pas ce que dit sa mère. Rien ne peut plus la faire douter, dans l'humiliation et l'amertume : *Elle sait, depuis le premier jour où elle a vu André, qu'elle ne peut aimer meilleur que lui.* Et il l'aime. «*Je ne comprends pas les gens qui peuvent s'arranger avec l'humilité,* lui écrit-il. *Il faut se dire : "Il est plus intelligent, mais je suis une femme. Elle est jolie, mais j'ai l'œil plus grand. Elle a été plus importante, seulement elle est morte. Elle fait du cinéma, mais je suis plus heureuse."* Surprise. *Moi que je crois si sage, je m'aperçois que ce qui m'intéresse le plus, c'est l'orgueil : celui, surtout, de vous. Puisque vous m'aimez, je puis me tenir debout.*» Clara non plus n'existe pas. *Ils ne parlent jamais d'elle. Au début de leurs rencontres, il la nommait, simplement, quand elle avait un rôle dans le récit qu'il faisait. Mais, peu à peu, il a pris l'habitude de mettre du vide à toutes les places qu'elle a occupées près de lui.* Cela convient à Josette. Quand il lui arrive, par hasard, de penser à Clara, elle chasse cette pensée comme les premières communiantes chassent

l'idée du péché. Elle est choquée de ce qui a existé entre André et cette femme. Elle a entendu Malraux répondre à une journaliste qui l'interrogeait sur ses rêves : «Je rêve d'araignées, que j'ai en horreur !» On avait évidemment parlé alors de psychanalyse. Ce genre de cauchemar est fréquent chez ceux et celles qui ont des rapports intimes avec des personnes qui ne leur plaisent pas physiquement. Elle en avait alors éprouvé un secret plaisir, bien qu'à cette époque elle n'eût jamais imaginé qu'il serait un jour son amant.

Amants, heureux amants ! Elle est émerveillée de leur éclatante réussite. Devant lui, *elle se sent belle, honnête, franche, elle peut se permettre des colères et des caprices, il sanctifie ses qualités et ses défauts*. C'est pour cela qu'il lui faut être parfaite. *L'autorité, la gravité, le sérieux d'André font de lui l'homme qui peut lui donner des bons points*.

Elle les mérite. Elle accepte avec simplicité les départs, les absences. Son second roman, *Une mesure pour rien* paraît en octobre 34. Une sorte de rentrée des classes, avec le service de presse, les signatures, les critiques. Montherlant a adoré le livre. Il se souvient de la provinciale bourrue, naïve et révoltée qui lui écrivait de si longues lettres de Beaune-la-Rolande. Dans ses *Jeunes Filles*, il n'a utilisé d'elle que ce nom qui, lui semble-t-il, exsude tout l'ennui et l'étouffement des petits villes sans horizon. Elle le remercie de la chronique qu'il publie. Avec gratitude et un petit sentiment coupable. Auquel des deux, Montherlant ou André, se sent-elle un peu infidèle ? Un soir elle arrive, en retard comme toujours, à un dîner littéraire. Confuse, reprise de sa gaucherie trébuchante, elle s'assoit à une place demeurée libre, s'excuse, découvre que son voisin n'est autre que son illustre correspondant d'hier et, dit-il, admirateur d'aujourd'hui. Il s'empresse pendant tout le repas. Elle ne peut s'empêcher d'en être troublée. Mais, lorsqu'on se lève, elle s'aperçoit qu'elle le domine d'une demi-tête et, balbutiant des excuses, court chercher son vestiaire.

— Il n'est pas assez grand pour moi, pense-t-elle avec une chaude bouffée de gratitude envers le Ciel qui a si bien fait les choses. Elle aime André, sur l'épaule duquel elle peut poser sa tête.

Ce succès d'estime est bref et vite oublié, d'abord par elle. Ce livre appartient à une vie antérieure, et elle vit un autre roman, bien réel, celui-là, brûlant, difficile, dont elle veut capter toutes les nuances, cerner tous les méandres.

Elle n'a pas oublié la promesse du tout premier jour : «un mois sans rien exiger d'autre». Elle a demandé : «un mois de trente et un jours». Un an a passé, un autre. *André a bien compris qu'elle l'aime, mais que pendant longtemps elle ne pourra le lui dire, qu'elle tentera sa chance jusqu'au bout et il lui laisse courir sa chance.* Ils ne pèsent pas l'un sur l'autre. Ils ne veulent être l'un pour l'autre que joie. Ils éparpillent leurs rencontres dans tous les hôtels de Paris, se promènent à Chantilly, à Versailles. Il est toujours aussi occupé, sollicité, appelé au loin. *Mais il revient du bout du monde la serrer dans ses bras et la boire à grands traits. Elle devient alors un brasier, un buisson d'émoi et d'amour. Elle craint que n'apparaisse sur sa jaquette les pulsations de son cœur, un cœur nu comme sur les images de piété.*

Mais il faut qu'il sache :

«Que je vous aime ! Que je suis heureuse et que je vous aime ! Plus je vois des gens et plus je pense que je suis heureuse et que je vous aime. Plus j'en vois et plus il me semble que je ne trouve nulle part autant de sécurité et de paix que vous m'en donnez pour mon saint et magnifique bonheur personnel. Vous dites que j'ai un goût d'un bonheur particulier : mais pourquoi me donnez-vous un bonheur qui ressemble à ce que j'aime et pas un bonheur à votre mesure, celui que Vous souhaiteriez ?... J'ai beaucoup de Clé des champs à vous montrer. Notre Père qui êtes au ciel, faites que ce soit un beau livre. Mais je me fie à vous plus qu'à Notre Père. Au revoir. Vous savez à quoi vous en tenir sur ce qu'une jeune personne convenable ne mettra jamais au bas d'une lettre.»

Il faut être à la hauteur de cet amour. Pour cela, elle ne doit pas, comme la religieuse portugaise, se replier mais se multiplier, apporter à chaque retrouvaille un attrait neuf, une coiffure, une robe, une histoire qui le fera rire. Elle a renoué avec ses amis, elle en a connu d'autres. Il l'encourage à sortir, à aller à la mer ou dans la neige, pour lui rapporter, sur la peau, la dorure chaude de l'été provençal ou de l'hiver pyrénéen. Il est passionnant de vivre sous un regard exigeant et approbateur. Il ne pense que du bien d'elle. Un jour elle s'est plainte de souliers trop courts, de ses grands pieds. Il s'est écrié :

— Le long pied des Dianes antiques... Le pied mince de Greta Garbo !

Elle se chausse chez Cedric, s'habille chez Lanvin, chez Lelong, s'y ruine, en dépit des prix exceptionnels qu'on lui accorde, par amitié, parce qu'elle semble faite pour porter les robes et les tailleurs d'alors, étudiés, raffinés, taillés dans des étoffes admirables. Il apprécie, soupèse le tweed, froisse la soie, parle d'une mousseline persane qui serait parfaite pour une blouse, de pierreries qu'il faudrait à ce décolleté. Il a le talent de transposer le quotidien dans le merveilleux. Il en revient souvent à Bale Kampang, cette île dont on lui a fait don et qui l'attend devant Singapour. Elle y croit. Un jour, dans un jardin de Bruxelles, elle s'y est crue tout de bon. «*Vous me donnez beaucoup de contes de fées et, quand j'y suis, je trouve cela naturel et ordinaire, mais quand vous avez fini le conte, où est-ce que je me retrouve ? Souvent je garde le petit rêve que je me suis fait et j'y suis comme dans un cocon.*»

Mais elle n'y peut rester toujours et il y a des réalités implacables. Une rente de 1.200 F par mois ne permet pas les grands couturiers, ni les bons hôtels – car il arrive qu'il la quitte, croyant revenir la chercher pour dîner, ou au plus tard le lendemain, et qu'il en soit empêché pour une raison péremptoire et inconnue. Il a, avec l'argent, un rapport surprenant, dépensant sans compter, oubliant de payer, l'attitude, pense-t-elle, des princes que suit un grand argentier qui se charge des détails. Le plus souvent, elle ne dit rien. Parfois, il faut bien, quand même, en parler. Il offre dix fois ce qu'elle espérait ou bien n'a pas un sou sur lui. Il lui dit d'aller chez Arden, chez Rambaud, il l'aime

dans tout son éclat, pour lui seul. Il la charge de petits achats qu'elle adore faire pour lui, ajoutant des raffinements d'eaux de toilette, de savons, de produits masculins alors rares et plus coûteux que les parfums de femme. Elle se retrouve démunie, affolée à l'idée d'un rendez-vous à l'autre bout de Paris, se jette dans un taxi, le fait attendre devant la NRF, apprend que M. Malraux est en conférence, patiente, écoute le déclin du taximètre tombant dans le silence comme une lente horloge. Elle envoie un petit mot pressant par une secrétaire dédaigneuse, demandant vingt francs. On ne peut déranger ces messieurs et quand elle a enfin le billet entre les mains, c'est juste pour payer le chauffeur, mécontent d'un si maigre pourboire. Elle part alors à pied pleurant de rage sur son incapacité de vaincre de petits obstacles bêtes, elle qui se sent forte et courageuse pour les choses les plus difficiles.

Lorsqu'elle sait qu'André n'aura pas un moment pour elle («Il est dans *Le Temps du mépris*, dit-il, comme un fou dans sa folie», et, par ailleurs, chez Gallimard on lui confie des responsabilités de plus en plus dévorantes) elle émigre. Elle part avec qui part, un groupe, un couple ou moi, disponible toujours, légère, acceptant tous les hasards du voyage ou du séjour, négligeant de penser au retour. Le Midi l'attire comme un aimant. «*Il fait soleil et je mange de la bourride*», écrit-elle à André, de Marseille, en mars 1935. Elle n'a pas l'argent du billet de retour et, rue Saint-Ferréol, elle voit dans une confiserie «*des dattes avec du vert dedans, des noix avec du beige, et des marrons. J'en avais une telle envie ! Mais je me suis dit : «Si André était là, j'aurais les dattes et les noix et le reste. Je vous en remercie. (Surtout, ne m'en envoyez pas)*»

Elle lance un S.O.S. vers Beaune, et continue sa lettre.

— *Dès que j'aurai l'argent qu'il faut, je prends un train. Ne simplifiez pas tout de suite. Laissez-moi me dépatouiller, vouloir fort, économiser et attendre. Pour venir vers vous, je veux que cela dépende de moi.*»

Il répond par retour du courrier. «Je suis ennemi de ne pas arranger les difficultés, quand c'est possible. Bien que je vous donne raison.»

*Suzanne Chantal : «Un amour d'André Malraux – Naissance de l'amour fou», Elle,
24 mai 1976, n° 1585, p. 18, 20, 22, 24, 26, 28 et 30.*

Le Temps du mépris doit sortir le 15 mai 1935. Elle retourne sur la Côte. Il la dépose à la gare de Lyon, après avoir dîné au Vert-Galant. Ils sont un peu ivres.

«Pourquoi m'avoir quittée si tendrement, pourquoi avoir un visage si émouvant ? Pourquoi le chauffeur avait-il l'air complice ? Pourquoi vouloir me donner tant de bonheur et m'en avoir tant donné ? Et maintenant je suis seule. Je me jette sur vous comme une mouche sur une ampoule et je m'étonne de m'y griller.»

Si vif, ce bonheur n'est-il pas fragile ?

«Je sais, il ne faut pas regarder plus loin que le bout de son nez. Mais cela ne mène pas à regarder bien loin. Et après, on est mort !»

Pourtant, dans le Midi, elle se sent bien :

«Ce pays me fascine. Je voudrais être heureuse avec vous dans une odeur de mer, de soleil, de poisson au safran. Si je dois partager ma vie, je préférerais que ce soit : Vous et la Méditerranée, plutôt que Vous et Beaune. Vous et le journalisme triste et raté. Quand on est désespéré, un soir, dans un petit hôtel, la Méditerranée est quelque part. Je voudrais être toujours ici. Il faudrait être riche. J'aurais une voiture et une barque, et un abonnement à l'année sur le PLM, pour venir vers des chambres bleu pâle avec un bout de Seine. Vous viendriez aussi me voir et, souvent, nous serions saouls de chaleur et de bouillabaisse.»

Un rêve qui se réalise, en juin suivant, lorsqu'il revient d'Alger et qu'elle l'attend sur le quai où accoste le *Lamoricière*.

Elle retourne au Cannet avec ses parents, au mois d'août. Elle leur doit bien ça. Mais bien vite elle écrit : *«Si je venais pour le 15 août, on pourrait être ensemble et bien tranquilles. Il y a une espèce d'abri sous les jours de fête, si je suis heureuse et deux. Sinon, l'horreur des jours fériés au Montalembert ! Si je dois ne pas vous voir, je préfère prendre un bain de mer. Mais on pourrait aller à Fontainebleau, à Chantilly, ou beaucoup plus loin.»*

Un peu plus loin seulement. A Bruges. Il rame avec application sur les canaux, en se mordant les lèvres, et elle fait de lui des photos ratées, cocasses et rayonnantes. Ils se gorgent de Memlinc et de waterzoïe. Elle imagine ce que serait leur vie, ensemble, dans une Maison-Dieu. Les journées, là, pèsent leur poids d'or, et permettent d'affronter l'hiver. *C'est ça le bonheur au goût de brioche !* Il le prolonge en lui envoyant à Beaune des livres sur la peinture brugeoise «pour se faire des souvenirs». Cette fois, en guise de signature, les deux chats s'embrassent.

Il a aimé en elle tout ce qui est spontané, instinctif et drôle, son absence totale de prétention, son intelligence fine et son goût très sûr. Il se plaît à lui faire lire des livres difficiles, souvent elle regimbe et déteste ce fatras. Il l'emmène à des expositions. Mais à peine arrivent-ils, qu'il y a toujours un étudiant pâle ou un vieux chevelu qui le reconnaît, qui l'aborde, qui se colle à lui et veut l'écouter. Alors Josette s'écarte, frustrée, rageuse. S'il lui ouvre les yeux, c'est une caresse, c'est un moment d'intimité qu'elle ne veut pas partager, sauf avec ceux de son choix. Loin de lui, elle essaie de voir avec ses yeux. Elle lui écrit d'Orange : *«Merci pour les choses que vous découvrez devant moi, en enlevant les voiles qui sont entre moi et la beauté de vivre.»*

Où qu'elle aille, très vite, il lui manque, elle tente, vainement, de le persuader de le rejoindre. Dans les Alpes, par exemple, pendant les fêtes de fin d'année de 1935. Elle est partie avec Michel Gallimard et son précepteur Etiemble, vers Toulouse, mais a vite persuadé Mico de filer vers la neige. Mico est docile. Il est amoureux de Josette et il admire passionnément André. *«Ainsi, dit-elle, je peux penser à vous et il encaisse le trop plein avec patience.»* Elle a décidé de donner à ce jeune homme une éducation qui complète les enseignements d'Etiemble et les mœurs de la rive gauche. Elle en a fait son chauffeur, son secrétaire, son sigisbée. Il ne la quitte pas. Il assiste aux défilés de mannequins et aux essayages, attend dans le salon vert et violet d'Arden, regarde Josette s'appliquer d'horribles masques de beauté, fait avec elle du régime de yaourts et de Lin Tarin. Elle lui polit les ongles, essaie sur lui des recettes de cuisine, écoute de la musique, discute, s'endort la tête sur ses genoux.

Ils ont une complice, Mamé Gallimard, l'aïeule qui fut aimée de Renoir, dont un tableau orne le salon un peu sombre de la rue Saint-Lazare, phalanstère où vivent la plupart des Gallimard. Mamé a plus de quatre-vingts ans, s'ennuie, un peu délaissée. Josette la fait tomber dans la voiture de Mico, la hisse sur les tabourets du Pam-Pam, l'emmène à la séance de minuit de l'Apollo, pour voir le double programme. Elles s'endorment un peu et comme les films ont toujours les mêmes acteurs : Pat O'Brien, Cagney, Georges Brent et Bette Davis, Ann Sheridan, elles mélangent les deux films, en dépit des protestations amusées de Mico.

C'est avec le même entrain qu'ils traversent la France en plein mois de décembre, pour une halte de Noël au Puy chez des amis de Pourrat. *«Nous sommes restés trois jours, mangeant de merveilleux énormes repas, dormant dans de grandes chambres à crucifix, dans des lits à baldaquin. Nous sommes allés au théâtre et avons joui de la considération de la ville. Le 24 décembre, M. Versepuy a joué de vieux Noël et des bourrées, dans une petite pièce étrange pleine de saintes vierges et d'étoffes rebrodées, avec un lit blanc sur une estrade. Il a mis un sapin dans nos souliers pour faire Petit Jésus.»*

Une nouvelle étape jusqu'à Megève où d'autres amis ont loué un chalet : *«Je voudrais que vous ayez envie de venir. Mico est rentré à Paris mais sera là pour la Saint-Sylvestre. Vous pourriez nous combler de la plus grande joie en venant avec lui et en venant vers moi. Vous savez qu'il est stupéfait que j'aie pu quitter Paris alors que vous y êtes. "Rien qu'un quart d'heure avec lui, dit-il, suffit à donner un sens à la journée." Alors imaginez, vous avoir à lui seul pendant toutes les heures du voyage !»* Espoir évidemment déçu, et 1935 s'achève en un pauvre réveillon d'œufs au plat et de frites, dans un bistro. 1936 commence en gloire : un télégramme affectueux d'André, apporté par un homme monté sur un cheval blanc. N'est-ce pas un présage heureux ?

La goutte de fiel

Et pourtant, c'est cette année-là que tout commence à grincer. Elle la débute sagement, à Beaune, écrivant sa *Clé des Champs* qu'André corrige avec une conscience de pion, en marge, et chapitre par chapitre. Il neige. «*Ici, ce n'est pas une belle campagne, mais blanche elle devient intelligente.*»

Son indulgence étonne Beaune, s'étend à sa famille : «Je voudrais tant que vous connaissiez maman, vous verriez comme elle est belle !» Pour M. Clotis, c'est déjà fait. Une rencontre fortuite, inévitable, dans un couloir d'hôtel. Il y a chez le père de Josette une dignité simple, tant de bienveillance, une telle bonne foi qu'il ne peut y avoir en sa présence aucun malaise. Contrairement à sa femme, il a admis chaleureusement toutes les amitiés de sa fille parce que c'est à ses yeux, autant de barrières qui la protègent, quand il n'est pas là. Il a lu Malraux et l'admire.

— Il est bien, votre père, dit André à Josette.

Il a été ému aussi par leur ressemblance, bien que M. Clotis soit brun.

— Quand vous verrez ma mère, vous serez encore plus frappé de voir combien nous sommes pareilles.

Evidemment, il n'est pas question, pour André, de faire des visites à la famille. Elle oublie vite son invitation, se prépare à partir pour Luchon et, avec l'argent des étrennes paternelles, s'achète un merveilleux ensemble de ski, beaucoup trop coûteux, qu'elle va étrenner à l'hôtel Lutétia. André la trouve étendue en travers du lit, en fuseau et chandail, bottée, gantée.

— *Domage que les éclairages de Noël du Bon Marché soient éteints, c'était si joli ce papillotement de couleurs sur nous, dans le noir.*

C'est peut-être une image de ce genre, fugitive, qui peut donner une idée du bonheur. Car elle court après sa définition comme un enfant court après un pigeon, main tendue, toujours sur le point de l'atteindre. Elle fait la quête autour d'elle, demande à tous ceux à qui elle donne quelque importance : «Le bonheur, pour vous, c'est quoi ?» Mais personne, même, surtout André, ne donne la bonne réponse, celle qu'elle cherche

pour exprimer le bonheur de Marianne, l'héroïne de *La Clé des champs*. Pas plus qu'elle n'arrive à faire comprendre ce qu'est le personnage d'Adam (André). «*Je trouve bête qu'il représente l'intelligence.*» Elle a connu tant de gens dits intelligents. C'est dérisoire.

Les neiges de printemps sont décevantes. Elle est entraînée à Superbagnères, mais on s'y habille pour dîner et elle n'a pas emporté de robe du soir. Elle en a de si belles, elle les porte si bien, quand elle en a l'occasion, c'est-à-dire jamais. Elle doit manger à l'écart comme une punie et se cacher derrière un pilier dans la salle où l'on danse. *C'est pourtant un endroit merveilleux, avec la neige, dehors, et, le soir, la musique. Il faut se tenir à l'écart des choses, de peur de rencontrer de nouveaux désirs, le besoin de nouvelles joies. Envieuse. Piétiner dans l'envie. Ne pouvoir guérir de toutes ces envies. Huit jours parfaits à Superbagnères et, après, je suis tranquille, je me moque bien de Superbagnères. Je voudrais être vraiment sereine et estimable. Et jamais je n'y arrive, jamais je n'y arrive ! Au fond, si vous saviez comme je ne suis pas grand-chose.*

Alors elle s'enfuit, seule, dans un village haut perché, à 1950 m. et fait du ski jusqu'à l'épuisement. «*Quand je ferme les yeux, je vois des pistes de neige, avec des gens qui glissent et qui entrent dans le bar du Pont-Royal.*»

C'est elle qui glisse sur une pente raide pendant plusieurs centaines de mètres. Elle s'est étendue la tête en bas et s'est sentie partir de plus en plus vite. Une sensation curieuse et intense. Un skieur l'arrête en se jetant devant elle, à quelques mètres d'un ravin où roulent les eaux de l'Ariège. «*Tout le monde m'a engueulée. Il paraît que j'avais un visage d'extase.*»

Au retour, elle trouve une hideuse carte postale : deux voyous polonais qui dansent la polka. Ou a-t-il bien pu acheter ça, en hâte, en cachette, à quelque bureau de tabac de gare ? Mais, au dos :

«*Donc, en définitive, je suis en direction de Moscou. Je voyage avec Kysou, qui est dans l'autre couchette, et quand je me fais des rêves et crois que c'est vous qui êtes là-haut, l'austère réalité remet les choses au point, malgré les gares polonaises où les*

musiques militaires jouent pour les descentes de train des officiers, et font lever et monter en cadence les oreilles des chevaux de fiacre, qui ont de si bonnes têtes musicales. J'apprends de jour en jour combien j'avais tort de faire des réserves, mêmes douces, sur votre gentillesse. Les jeunes filles polonaises, en rang, vont voir des films nationaux sur Chopin. Je vous envoie leurs rêves en plus des miens, noués dans un ruban couleur de voyage.»

En juin, il lui écrit, de Londres : «Whitechapel vous saluait de toutes les ombres de Charlot dans les portes, du vrai policeman dans la rue, et de trente ou quarante chats dans la lumière des becs de gaz verts. Bonjour !»

A chaque retour, il promet qu'il l'emmènera la prochaine fois. C'est juré.

La prochaine fois, c'est Madrid. Il la prend au dépourvu, elle s'essouffle à acheter, vite, de quoi lui faire bonheur. Heureusement que Jeanne Lanvin – chère Jeanne Lanvin ! – est compréhensive. Heureusement qu'il y a des amis pour venir à la rescousse. On sait combien c'est important pour elle, c'est elle qui compte, les tenues d'été des autres attendront un peu. Heureusement qu'il y a Beaune, où vont finalement échouer les vieilles factures, dont ensuite on n'entend plus parler.

Couleur de marron d'Inde, avec des ornements de bois verni aux épaules et aux poches, et un feutre plat de matador, qu'elle porte souvent à la main, car elle est une des premières femmes à se libérer du chapeau, mais n'ose le faire complètement. D'ailleurs, il faut que les modistes vivent et c'est si amusant d'essayer...

Couleur de blé mûr, la peau; couleur d'avoine, les cheveux roulant en boucles sur la nuque; couleur de tous les espoirs, les yeux vert-bleu lumineux.

Madrid.

Là, c'est la fêlure.

Comment n'a-t-il pas prévu cela ? Il s'est laissé emporter par une promesse, par l'envie de l'avoir près de lui. Il y a des promesses qu'il vaut mieux ne pas tenir. Il a eu la sagesse de le faire plusieurs fois déjà.

A Madrid, c'est un congrès d'intellectuels. Il y a foule, il y a Clara. Il y a un programme chargé, des séances de travail, des conversations de couloir, des banquets. Il y a des invitations pour Mme Malraux, des interventions de Mme Malraux, des amis de Mme Malraux.

Il y a une jolie blonde dans une chambre, qui se fait minutieusement les ongles et les sourcils. La dure lumière de Madrid éclaire, brutalement, l'exacte situation dans laquelle elle se trouve. Depuis des mois, elle s'est crue non seulement la préférée, mais l'unique. Elle s'est enfermée dans cette certitude insensée, sourde, aveugle, épargnée, d'ailleurs, puisqu'elle se tenait – qu'il la tenait – à l'écart de tout démenti. Quand il la quittait, il n'existait que comme un artiste de cinéma entre deux rôles. On sait par cœur son visage, sa voix, ses gestes, tel qu'on l'a vu et qu'on le retrouvera; mais, entre-temps il n'a pas de réalité quotidienne.

A Madrid, elle se heurte à cette réalité. Il a cru pouvoir se dérober, filer avec elle vers Séville, vers Grenade. Avant même qu'il n'arrive, on l'a inscrit ici, engagé là, et pas moyen de tout lâcher. Ils en sont réduits à des promenades nocturnes devant les boutiques closes, à des petits déjeuners trop matinaux à la Puerta del Sol. Oui, le chocolat est exquis, mais cela ne la console pas.

Ils vont quand même à Tolède. Elle aurait pu adorer Tolède, mais cette âpreté, ces murs fauves, ce ciel sans merci, cette beauté inhumaine la meurtrissent. Elle admire, sans que s'ouvrent en elle les grandes vannes de joie et de gratitude qui, si souvent, la comblent. Il s'en irrite. Leurs pas ne sont plus accordés sur le pavé des ruelles. Il parle du Cid, il parle du Greco, elle boude. Ni l'odeur du jasmin, ni le parfum des abricots, ni la fraîcheur de la chambre aux murs nus ne parviennent à sauver ces heures arides.

Il serait stupide de se cacher, d'ailleurs tout le monde est au courant. Clara se montre aimable. C'est le pire. Josette croyait vivre une aventure romanesque et

exceptionnelle. Ce n'est qu'une banale histoire, que personne ne prend au sérieux, le genre d'histoires qu'elle a détesté, qui la scandalisait hier.

Au retour, c'est Paris. Paris d'été. Paris turbulent, gueulard, avec des cortèges dans les rues, des écriteaux brandis, des meetings. Elle ne voit rien, s'enferme. Par chance, je suis malade, elle s'installe à mon chevet. La nuit, elle pleure en silence, près de moi.

Elle me confie à sa mère, pour une cure pénible, à Balaruc, dans un étrange paysage désolé d'étangs et de roseaux. A l'entrée du petit bourg, un écriteau péremptoire : «Paralytiques. Attention. Vitesse obligatoire : 60 km à l'heure.» Tout le monde y et plus ou moins perclus, boîteux ou bancroche. On y soigne avec des boues chaudes, dont le fade relent envahit les corridors d'un établissement thermal délabré, où voltigent des chauves-souris. Mais cette cour des miracles est composée de gens de bonne compagnie. Chacun montre qu'il a des lettres, assauts de galanterie, attentions et prévenances. Parmi eux trône une Mme Clotis soudain rajeunie, rayonnante. Elle vient là depuis vingt ans, elle est «la dame de ces lieux», bavardant avec une drôlerie mordante, se défoulant des longs mois de silence de Beaune, redevenue elle-même. Nous ne parlons qu'à peine de sa fille.

J'ai laissé Josette chez moi et elle y est chez elle. C'est là qu'André la retrouve chaque soir. Il a fallu ce complet changement de décor et d'ambiance pour rétablir entre eux l'harmonie. Dans cette maison familière, elle a eu tôt fait de mettre son empreinte. Son parfum flotte dans le linge, les placards. Elle a changé de place les lampes, elle a installé ses papiers, ses livres, acheté quelques accessoires pour la table ou la toilette. André vient tard, il n'y a qu'une clé, il appelle doucement sous la fenêtre. La rue est très calme et l'appartement au premier. Elle est en robe de chambre, dans une lumière bien réglée. Il y a des fruits, du champagne. Elle le sert, accroupie à ses pieds. Personne ne viendra, personne ne téléphonera, ils ont trouvé un lieu mieux protégé, plus intime

qu'une chambre d'hôtel. Ils peuvent s'endormir, apaisés. Ce que sont leurs nuits : *cette union emmêlée de sommeil, ce don absolu du corps assoupi, cette confiance qu'aucune heure lucide ne donne avec autant de force. Confiance dont ils avaient parlé, le tout premier jour. Pourtant, les heures lucides sont riches et merveilleuses.* Elle prépare le petit déjeuner, emplit la baignoire, plie les serviettes à thé ou déploie les draps de bain avec le soin d'un enfant de chœur servant sa première messe.

Cela lui semble trop beau pour être vrai. Il faut qu'elle s'en assure. Elle écrit, sur le premier bout de papier venu : *Est-ce que ce n'est pas merveilleux, même si c'est bête, une période de vie où l'on s'éveille avec envie de chanter – avec de grandes mélodies plein la tête – et toute la journée poussée par quelque chose d'exalté et les bras grands ouverts, et le soir, s'endormir de palier en palier, avec d'autres accords, mais toujours de la musique. Est-ce que c'est possible. C'est moi en ce moment. Et toujours ces chansons et cette musique, et je vous aime tant !*

Un jour, elle le voit partir comme les autres jours; mais le soir, il ne vient pas. Il téléphone, brièvement, parle d'un soulèvement quelque part, au Maroc. Si crispé qu'elle n'a posé aucune question. Elle attend, le lendemain, pendant toute la journée. Elle ne sort pas, de crainte qu'il ne vienne justement pendant qu'elle est absente. Un ou deux coups de fil, encore, toujours aussi dramatiques et obscurs. «Ne m'attendez pas. Je rappellerai dès que je saurai quelque chose de positif.» Elle ouvre la radio, s'embrouille dans les boutons, craint de faire du dégât. Bientôt, il n'y a plus rien dans le réfrigérateur. On dépose chaque matin à la porte du lait, du pain frais, des yaourts. Elle s'en nourrit pendant toute une semaine, jusqu'à mon retour. Je la retrouve hagarde, les lèvres blanches, murée dans le silence de l'appartement à l'abandon. J'apprends au téléphone que M. Malraux a quitté Paris pour l'Espagne. Elle ne s'occupe que de moi. Elle me fait couper les cheveux, acheter une nouvelle garde-robe, changer de peau. Il faut rejeter la maladie, repartir de zéro. D'abord, nous irons visiter l'Italie. Elle étale des cartes, rectifie des itinéraires minutieux. C'est qu'elle avait, en secret, préparé ce voyage italien, confiante de pouvoir y entraîner André à la faveur du creux des vacances.

Je suis retenue à Paris. Elle découvre aussitôt un camarade qui va embarquer à Venise pour une croisière. Trop content de partager les frais d'essence et d'avoir une compagnie sur la route.

Elle part, sa rancune bouillonnant en elle, ses griefs scandés au bruissement des roues. Mais dès qu'elle entre en Italie, le ressort qui la tendait se casse.

«André, mon amour, écrit-elle de Pallanza, la vie se passe en monologue vers vous. Ce que je vous cachais, quand vous me demandiez ce que je faisais de mes journées, c'était le plan de notre voyage italien. Un jour – vous l'avez oublié – nous sommes allés dans une brasserie, vous nous avez vus entrer, dans une grande glace entre des potiches et des plantes vertes, et vous avez dit en riant : “Ce que nous faisons voyage de noces !” J'ai pensé : “Pourquoi pas ?” Et j'ai voulu ce voyage, le plus beau, classique.

Maintenant, j'y suis. Je ne pouvais plus supporter ce téléphone qui ne sonnait pas, qui ne sonnait jamais pour moi. Je suis partie dans la colère, et je n'ai jamais eu de pensées plus tendres. Si je serre un peu mes mains, je sens vos mains, j'entends ce que vous diriez. Je regarde les choses que nos yeux auraient pu découvrir ensemble. Je ne vois que d'un œil, ma vie sans vous est borgne. Viendrons-nous un jour à Venise ? J'ai affreusement peur de Venise. Comment la traverser sans rien voir ? Nous irons au Lido. Je repartirai vite. C'est si triste d'être seule où j'ai tant espéré être avec vous ! C'est comme si vous étiez mort.

Où êtes-vous ? Ce qui est formidable, c'est qu'en ce moment, mardi 18 août 1936, vers minuit, vous soyez quelque part et que vous trouviez naturel que j'ignore tout de vous, que ça vous soit égal ce que je fais, comment je respire et mange, à qui je m'accroche pour avoir de faux argents, et de fausses facilités, et ne pas devenir folle de solitude et de vie imbécile, que ça vous soit égal quand vous avez autre chose à faire. Vous êtes si loin et si inconnu que je ne sais plus si je puis, par exemple, m'appuyer contre vous sans bouger, en attendant d'être moins inquiète et moins malheureuse.

Suzanne Chantal : *«Un amour d'André Malraux – Naissance de l'amour fou»*, Elle,
24 mai 1976, n° 1585, p. 18, 20, 22, 24, 26, 28 et 30.

C'est un pays où je n'aurais pas dû apporter votre pensée et ma solitude. Nous avons dîné à Vérone, naturellement dans l'endroit qu'il fallait, l'éclairage qu'il fallait (des nuages d'orage), le décor qu'il fallait pour que j'y dîne avec vous et que ce soit parfait. Cela vaut six cents fois Tolède; ici, il y a des Tolède serrés les uns contre les autres comme des pois dans un sac de pois.»

Elle a traversé Vicence.

«... Une grande avenue avec des cafés somptueux, pleins de mâles qui portent des socquettes et se grattent les poils des jambes sous leurs pantalons.

Je suis fatiguée de vous vouloir, d'appeler, de crier vers vous, vainement. Est-ce que, lorsque j'aurai soixante-dix ans, je risque de pouvoir vous téléphoner la nuit sans terreur et aller au cinéma, avec vous, le dimanche ? Je vous reproche d'être dans tant de beauté, sans vous. Il n'y a pas un centimètre de moi où je n'aie besoin de vous.»

Nous nous retrouvons à Gênes. Une lettre est arrivée le 16 août, confiée aux bons soins de l'ambassade, avec le cachet du camp d'aviation de Barajas (Madrid). Une simple feuille arrachée à un calepin : «Je suis parti cette fois comme Fantômas, dans des conditions farfelues que je vous raconterai. En somme, pour les avions, j'ai réussi. Reste maintenant la suite. Je dors trois heures par nuit, vis dans un mélange d'héroïsme et d'imbécilité et vous envoie mille choses pour en faire des rêves. A bientôt.»

A nouveau apaisée, patiente. Nous nous baignons sur des plages sauvages, nous visitons la maison de Shelley, nous mangeons des pastèques et des glaces, nous visitons Pise et Florence. A Gênes, le soir du retour, la gare est encombrée de marins et de soldats, le black-out emplit de ténèbres la ville et le port, le ciel est zébré du pinceau des projecteurs. Manœuvres aériennes. Il règne une atmosphère angoissante de guerre et de révolution. Les nouvelles d'Espagne que nous pouvons déchiffrer dans la presse italienne ne semblent pas fameuses.

A Paris, Josette ne lit même pas les journaux. Elle s'en méfie. Selon leur couleur politique, ils affirment des choses si contradictoires. Comme une foule où l'on ne

*Suzanne Chantal : «Un amour d'André Malraux – Naissance de l'amour fou», Elle,
24 mai 1976, n° 1585, p. 18, 20, 22, 24, 26, 28 et 30.*

cherche qu'un visage, les événements bouillonnent et s'écoulent sans qu'elle en veuille rien retenir. En septembre, André vient à Paris. Ils s'installent à l'Elysée Park Hôtel.

Les jets d'eau du Rond-Point déploient des voiles de première communiant. Il y a du soleil plein leur chambre. André est harcelé, mais protège leurs longues matinées paresseuses. L'Espagne, ce sera long. Sans doute devra-t-il s'installer là-bas. Avec elle. Dès lors, dans l'attente de ces lendemains, elle vit intensément, au jour le jour. En travers d'une feuille de papier à lettres de l'Elysée Park Hôtel elle écrit, en grosses lettres rondes bien affirmées, «*Je suis heureuse*» et elle signe, Josette Clotis.